

La nécessaire éthique alimentaire

Qu'il s'agisse d'une éthique de la production, de la transformation, de l'hospitalité, du corps, du bien-être, comment se traduit-elle ? Sous quelles formes de discours, de pratiques, d'engagement ? L'éthique peut-elle se nourrir au principe de plaisir ou obéit-elle à un principe de réalité, de raison, avec un corps de connaissances, d'impératifs et d'obligations pesant sur notre bonne conscience alimentaire ? Le débat est ouvert entre professionnels et universitaires, afin d'aborder la question de l'éthique alimentaire dans sa gamme de valeurs et de nuances

Modérateur

Jean-Jacques BOUTAUD, professeur en science de l'information et la communication,

Université de Bourgogne

Intervenants

Jean-Philippe PIERRON, professeur des universités, Faculté de philosophie, Université Lyon 3

Thomas LEPELTIER, philosophe, Université d'Oxford

Stéphan CHENDEROFF

Définir l'éthique avant de parler d'éthique alimentaire ! «L'éthique est une tentative de penser l'orientation dans l'action» résume Jean-Philippe Pierron ; «L'éthique est la réflexion sur la façon dont nous devons agir» reformule à sa manière Thomas Peltier ; et Stéphan Chenderoff d'enfoncer le clou : «L'éthique est une pratique, un savoir-être, un savoir-agir». L'affaire est entendue : puisque manger est une action réalisée au moins trois fois par jour, l'alimentation s'expose naturellement à une ou plusieurs formes d'éthiques. Voire elle est un réceptacle idéal de la notion d'éthique.

Avant de regarder de plus près les relations entre éthique et alimentation, il est intéressant de rapidement distinguer l'éthique de sa sœur plus dérangeante, la morale. A une époque où certains extrémistes anti-spécistes du mouvement vegan voudraient imposer leur mode de pensée à l'ensemble de la société, la distinction entre une contrainte plutôt collective et un ensemble d'actes individuels volontaires est nécessaire, d'autant plus dans un domaine où le plaisir peut lui aussi s'imposer avec force (et potentiellement s'opposer avec force à certaines formes d'éthiques).

L'éthique alimentaire est polymorphe et peut se porter autant sur l'aspect économique («avec un produit à ce prix-là, est-ce que le producteur gagne sa vie ?») que sur l'aspect écologique (locavorisme, circuit-court, bio...) ou culturel.

Une aventure individuelle au-delà du droit

«L'éthique démarre là où la loi s'arrête» ose Stéphan Chenderoff, qui précise : «la loi ne me dicte pas le nombre de calories que je dois ingurgiter par jour, mais pourtant, manger en fonction des besoins de mon corps, c'est de l'éthique.»

Ainsi, dans nos multiples activités et actions quotidiennes, l'éthique serait cette espèce d'âme et conscience qui habite chacun de nous dans les choix que nous opérons chaque jour, parfois

plusieurs fois par jour, et qui, même s'ils sont cadrés par le droit, ne relèvent directement d'aucune loi, ni obligation morale donc. Elle relèverait donc aussi de «conduites, d'un arbitrage, une attitude réfléchie, réflexive» comme le définit Jean-Jacques Boutaud.

Mais aussi une aventure collective...

«La façon dont nous gérons notre repas dit plein de choses sur la façon dont nous concevons notre rapport aux autres» déclare Thomas Peltier, qui, sans parler de militantisme, définit «l'acte de manger comme un acte politique qui a beaucoup d'incidence», le terme «politique» étant ici à prendre davantage dans son acception première d'organisation de la cité, de définition du vivre-ensemble global.

Stéphan Chenderoff aborde la «dimension sociale» de l'alimentation, notamment en France où nous gardons encore aujourd'hui «ce goût du partage, de la tablée», quand Thomas Peltier parle de «souci de l'autre», un «autre» qui peut inclure «les producteurs, les gens qui sont impactés par des modes de production», mais aussi bien sûr «l'animal».

«La question de l'alimentation est une figure de la relation de moi avec moi, avec les autres et tous les autres, y compris les non humains et les milieux» résume Jean-Philippe Pierron en insistant sur la notion de petits gestes quotidiens qui, sous des airs anodins, nous «solidarisent à l'égard des autres et du milieu, et de la planète.» Une éthique omniprésente, donc, reposant potentiellement chaque instant sur «la conscience de soi et la conscience de de l'univers et du monde» comme le suggère Jean-Jacques Boutaud. Mais une éthique plurielle malgré tout, puisque dans l'acte de manger, du choix des aliments à leur partage, en passant par leur préparation, les options sont multiples et le «bien manger» va pouvoir prendre des formes parfois radicalement opposées, même au sein d'une culture commune.

Un phénomène que Jean-Philippe Pierron décrit comme «le récit anthropocène», «une ligne matricielle», cette narration identitaire retrouvée dans et autour de l'assiette, à une époque où les grands mythes fondateurs ont du plomb dans l'aile.

Une histoire de l'alimentation «hantée par la famine»

L'éthique autour de la quantité produite, du gaspillage et du «trop manger», est assez récente et demeure compliquée dans un modèle sociétal qui, au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, a eu comme obsession première de nourrir la population, sans autre considération.

Des épisodes de famine dramatiques ont parfois atteint l'Europe et atteignent encore aujourd'hui des pays plus lointains. La surproduction est une forme de réponse permanente plus ou moins consciente des sociétés humaines à cette menace. Un modèle dont il semble encore aujourd'hui compliqué de s'affranchir.

L'alimentation : l'éthique à l'épreuve du quotidien

«S'alimenter n'est pas simplement ingérer des protéines (...) c'est s'inscrire dans un faisceau de valeurs» argumente Stéphan Chenderoff. «Ce sont les consommateurs qui ont le pouvoir» renchérit Thomas Peltier, inscrivant ainsi sans ambiguïté l'alimentation dans la sphère des actes politiques, capable assez rapidement de redistribuer les cartes chez les acteurs du secteur sur l'ensemble d'une société. Si le mangeur - c'est-à-dire tout le monde - décide que pour des raisons éthiques il ne mangera plus tel ou tel produit, celui-ci disparaîtra.

Un ensemble de choix qualifié de «stylistique de l'agir alimentaire par Jean-Philippe Pierron, «qui se lit dans nos caddies, nos frigos et nos assiettes». Des choix qui, s'ils n'étaient qu'éphémères n'auraient que peu de conséquences sur la production et la diffusion des produits, mais qui sont «habités par la répétition», une répétition qui «crée des habitudes de vie et des styles d'existence».

Les animaux au cœur du débat

L'éthique animale dépasse bien entendu la seule sphère de l'alimentation, mais elle y est inévitablement liée «puisque nous mangeons des animaux» comme l'expose simplement Thomas Peltier. Et le thème du droit de revenir sur le tapis : «Est-ce que les animaux ont des droits ? Est-ce que nous avons le droit de les manger ?»

Il répond partiellement à la question en reposant les faits de manières très concrètes : «La question de l'éthique animale est une question qui se pose à des sociétés qui peuvent se passer de nourriture animale. Quand vous avez la possibilité de vous nourrir sans recourir aux animaux, c'est là que la question éthique se pose. (Or) l'ensemble des sociétés de la planète, maintenant, peuvent se passer de nourriture animale.»

Enfin, il y a cette question d'âme et conscience dans une démarche alimentaire globale qui consisterait, dans l'acte de se nourrir, de limiter, voire de faire disparaître toute forme de cruauté envers autrui (selon le célèbre adage moral «ne fais pas à autre ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse»).

Retour de la symbolique

Thomas Peltier explique un mécanisme historique selon lequel une fois que la quantité et le plaisir ont été réunis dans l'alimentation le «problème est réglé», or d'autres éléments sont apparus avec l'émergence de la conscience écologique suite au développement de problématiques environnementales et... éthiques.

Cette prise de conscience, qu'elle soit individuelle ou collective s'accompagne également d'un «besoin de resymboliser, parce que nous sommes devenus - du moins sur ce continent - des urbains» comme l'explique Jean-Philippe Pierron. Une évolution sociétale qui a coupé l'homme de la terre et pour qui, donc, une tomate vient de l'étal d'un marchand avant de venir d'un jardin potager. Avec le risque que l'on connaît de se laisser avoir par le système de l'industrie agro-alimentaire qui veut proposer de tout, tout le temps, et qui, par là même, nous déconnecte de la saisonnalité des produits. Refuser d'acheter des tomates fraîches entre décembre et juin étant, par exemple, une forme d'éthique alimentaire parmi d'autres.